

DE LA CONSIGNE A L'OUVERTURE : IMPACT DE L'ADRESSE SUR LA RELATION THÉRAPEUTIQUE¹

Muriel Rojas Zamudio

L'expression artistique spontanée m'ayant beaucoup soutenue dans l'enfance, j'ai longtemps cru que l'art était thérapeutique en soi, puis mes scrupules et mes réticences à exposer et monnayer mon travail lorsque je terminai mes études artistiques me firent comprendre l'imposture de cette intrication de fonctions dans mon imaginaire. J'ai alors cherché dans différentes approches l'articulation juste entre art et thérapie, avec bien souvent la frustration de voir la créativité réduite à un moyen illustratif ou un outil (ré)éducatif à des fins d'intégration sociale. Cela venait heurter ma conception de l'art comme poétisation de la vie au service de l'Être² plutôt que d'une doctrine, un idéal ou une norme sociale. C'est après bien des errances et des tâtonnements que j'ai découvert l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse. Basée sur l'éphémère et la mise à disposition d'un espace pour que souffle le neutre³, cette pratique-éthique de l'art-thérapie est venue mettre au travail tant mes représentations que mes supposés savoirs (connaissances, savoir-faire, savoir-être...etc). Cet apprentissage est venu m'indiquer le chemin parcouru tout autant que celui restant à arpenter si je maintenais le cap que j'avais choisi : déconstruire une posture acquise au fil du temps pour en reconstruire une autre.

Ce glissement postural, il me semble aujourd'hui que c'est dans la parole du professionnel qu'il s'entend le mieux, d'où l'idée de réfléchir dans cet article à ce qu'implique, promet ou révèle la transformation d'une parole consignée (ce qui induit un retour à l'adresseur) en parole ouverte (ce qui laisse la possibilité au sujet d'un envol). Après avoir présenté le stage qui m'a permis d'observer et expérimenter sous supervision cette exploration langagière dans un contexte particulier (la déficience cognitive), je m'appuierai sur des lectures dont les hypothèses s'ancrent dans des expériences cliniques souvent analogues (handicap) ou la

¹ Cet article est l'adaptation d'un écrit de fin d'étude rédigé en 2018 pour valider la certification d'art-thérapeute au sein de l'institut d'orientation lacanienne, PROFAC, fondé par Jean-Pierre Royol.

² A entendre ici au sens d'un « vrai self », par opposition avec la notion winnicottienne de « faux self ». Lire à ce sujet, par exemple, Winnicott D. (1949) L'esprit et ses rapports le psyché-soma *De la pédiatrie à la psychanalyse* 135-50. Paris : Editions Payot.

³ Lire à ces sujets les ouvrages de Jean-Pierre Royol, référencés dans la bibliographie du présent article

recherche en art-thérapie pour discuter des postures que chaque parole induit ou valorise, c'est-à-dire de l'impact d'une adresse donnée sur le psychisme d'un adressé. L'expérience de terrain viendra illustrer ces propos, à travers ce qui aura été mis au travail et les pistes de recherches qu'aura fait émerger ce processus.

Présentation de l'expérience de stage, problématique et ressources théoriques

Dans le cadre de ma formation intensive d'art-thérapeute, il m'était demandé d'effectuer quinze heures de stage pratique. C'est dans un foyer de vie accueillant des adultes dits déficients mentaux, majoritairement vieillissants, et pour certains souffrant de troubles psychiques, que j'ai pu les effectuer. Très tôt s'est mise au travail ma représentation de la déficience mentale, ce qui m'a permis d'interroger l'écart entre théorie et pratique de cette nouvelle posture, notamment à travers la dimension auditive des dispositifs (syntaxe des ouvertures).

Faisant écho aux entretiens préliminaires avec les professionnels de la structure auxquels j'étais subordonnée – la directrice, la cheffe de service du Foyer de Vie et le psychologue – la rencontre avec les résidents du foyer a d'emblée mis en relief, à travers les questions suivantes, ma propre aliénation au discours de l'Autre (ici les experts de l'accompagnement de la déficience cognitive) : est-il possible de pratiquer l'art-thérapie avec des personnes handicapées mentales, c'est-à-dire supposées ne pas comprendre, et partant manquer d'autonomie ? Que faire lorsque l'autre nous semble, par l'absence de mouvement apparent, ne pas saisir ce qui lui est adressé ? Comment peut-on aborder différemment la personne dite déficiente, avec quelle légitimité et quelles conséquences ?

Afin d'éclairer la réflexion critique que ces interrogations m'ont amenée à porter sur mon travail – ouvrant la porte d'une recherche sur la syntaxe du dispositif comme signifiant du signifié que serait la posture⁴ - il me faut en présenter les balises, c'est-à-dire les repères trouvés au fil de mes lectures.

La personne déficiente cognitive peut-elle accéder au statut de sujet ?

Dans son article 'La « Jouissance », une approche analytique de la déficience mentale' Jean Cabassut s'amuse à paraphraser Bartolomeo de Las Casas - qui lors de la fameuse controverse de Valladolid posa la question d'une âme indigène - en se demandant si le déficient mental a

⁴ A entendre ici au sens de la linguistique saussurienne.

un inconscient dont il pourrait devenir sujet. Appuyant sa démonstration sur les apports de Jacques Lacan, Jean Cabassut répond qu'au même titre que tout un chacun, le déficient mental est « parlêtre »⁵ et « jouisseur »⁶, sa singularité résidant dans les modalités d'expression et de construction de cette division. En effet, constater une apparente faiblesse du dire ou un rapport plus compliqué à l'altérité et à la castration ne doit pas nous amener à conclure en l'absence d'un potentiel langagier ou d'accès au symbolique. Ce qui nous donne cette illusion – et, avouons-le, nous dérouté parfois jusqu'au malaise – c'est qu'à contrario de celui/celle qui se tient dans le langage, le sujet dit déficient demeure dans le corps, quelque chose de lui résiste à la domestication culturelle⁷. Lui qui nous semble manquer *d'avoir* – en particulier de mots, sésames du savoir – déborde *d'être*, ce que nous tendons à interpréter comme de l'humain en moins si nous posons comme critère principal d'humanité la maîtrise du logos⁸, et comme vérité que ce qui peut s'observer au plan physiologique reflète la réalité psychique (Cabassut 2003: 2). Prenant pour mètre/maître-étalon l'efficacité mentale, nous occultons alors la possibilité d'un rapport spécifique au langage et à la relation, voire d'un choix d'entrer ou non dans leurs champs respectifs⁹.

Lecteur lui aussi de Jean Cabassut, Christian Soupène, dans son article publié sur le site de Profac, *Vous avez dit déficience ?* reprend cette hypothèse d'un potentiel langagier qui ne passerait pas par le dire. Parce qu'en dépit d'une hétérogénéité certaine des déficiences trouvées dans une même institution persiste une vision scindée du sujet entre un corp très (trop ?) présent et un mental qui serait plus ou moins absent, le comportement semble le seul point de repère pour se le représenter. Ce que *fait* le sujet dirait donc ce qu'il *est*. Dans la seconde partie de cet article, j'interrogerai ce point de vue en (me) demandant, suite à la rencontre avec plusieurs personnes dites déficientes, si leur langage ne passerait pas également par autre chose que le *faire*, ce substitut du *dire* dans les approches comportementalistes.

⁵ Néologisme créé par Jacques Lacan pour définir notre condition d'êtres vivants pris dans le langage, qui plus qu'un « outil de communication » est ce qui nous structure, nous construit...etc.

⁶ Chez Jacques Lacan elle s'oppose au plaisir, parce qu'elle peut d'une part être souffrance et d'autre part parce que le plaisir la limite. Pour Jean Cabassut, la jouissance de la personne déficiente cognitive est purement corporelle, d'où l'angoisse qu'elle réveille chez la personne non déficiente (que nous nommerons ici efficiente)

⁷ Il en est de même de l'indicible, dont Jean-Pierre Royol nous dit dans *Au fil de l'éphémère* (2012:47) qu'il résiste à la culture

⁸ Dans son acception première datant de la Grèce antique, le « discours », écrit ou parlé, et qui par extension deviendra « logique », « rationalité », « intelligence »...etc.

⁹ Dans ma pratique professionnelle, j'ai eu l'occasion d'accompagner une jeune femme déficiente dont les phases récurrentes de mutisme, injustifiées au plan physiologique, semblaient plutôt relever d'un choix de retrait

A ce stade de notre réflexion, nous voyons combien, en valorisant l'observation de ce qui est visible (comportement), nous tirons des conclusions sur ce qui ne l'est pas (intrapyschique). Or, l'une des leçons que nous pouvons tirer au contact de la personne déficiente, c'est qu'à la regarder comme manquante nous risquons de passer à côté de ce qui pourrait être entendu avec un sens(oriel) clinique différent.

Cliniques du vu ou de l'entendu¹⁰ ? Telle est la question !

Dans la seconde partie de son article, Jean Cabassut s'appuie sur les travaux d'Alain Didier-Weill pour affirmer que chez le déficient mental il existe bien un sujet de l'inconscient qui, contrairement à son Moi, n'est pas handicapé et dont « le rapport originaire au monde symbolique, de la parole et du signifiant [est] contenu dans la voix maternelle » (Cabassut 2003: 11). Il ajoute que

En optant pour le procès du refoulement originaire au détriment de celui du miroir, nous orientons notre définition du narcissisme vers une consistance langagière, signifiante et non plus spéculaire, validant le primat de la parole sur l'image. Il nous introduit à la genèse du rapport au monde symbolique de la parole, propre au sujet de l'inconscient, i.e. ce bain de langage, qui lui pré-existe et auquel, aussi enfermé autistiquement, il ne peut pas ne pas être articulé.

Cabassut 2003: 10.

C'est donc par la voix, devenu objet-cause du désir¹¹, que pourraient se nouer Réel et Symbolique¹², jouissance et parole. La dimension sonore renverrait à l'époque pré-langagière, qui est préparation de l'accès au langage et, au-delà du sémantique, « symbole zéro d'un signifiant sans signifié, qui, tout en échappant au pouvoir de nomination du langage, se constitue en 'nom premier' » (Cabassut 2003: 11).¹³ S'appuyant sur l'exemple personnel d'un atelier musical, Jean Cabassut pose alors l'hypothèse suivante : grâce au son – phonème du signifiant, comme l'a démontré Jacques Lacan –

¹⁰ Expression de Jean-Pierre Royol extraite de son ouvrage *Au fil de l'éphémère* (2012:..56).

¹¹ Dit *objet a* chez Jacques Lacan, et qui vient actualiser la notion d'objet perdu chez Sigmund Freud.

¹² Deux des trois registres posés par Jacques Lacan (Réel, Symbolique, Imaginaire).

¹³ Notons ici le parallèle que Jean Cabassut établit avec les phénomènes de transes à visées curatives de certains peuples dits primitifs. Nous aurions là un autre champ de recherche passionnant, en lien avec la différence entre la langue (sémantique) et lalangue (musicalité), où ce ne serait pas le sens ou la compréhension qui rétablirait une forme de « santé » mais l'effet du bain langagier sur le corps et l'esprit.

une dynamique transférentielle peut émerger de la rencontre avec [la personne déficiente] (...). La musique se constituerait ainsi en un transfert au plus proche du réel et de la Jouissance, tout en maintenant son inscription dans le champ du symbolique : le transfert, chez Lacan est transfert de parole, et non d'affects, d'émotions ou de pensées (Lacan, J. 1953-54)

Cabassut 2003: 12.

En d'autres termes, il ne serait nullement nécessaire de maîtriser la langue pour qu'une relation – y compris transférentielle – soit possible entre personnes déficientes et efficaces cognitives, la voix faisant office de connecteur entre elles indépendamment de la connotation des mots (et de leurs représentations chargées d'affects). 'La voix comme objet psychanalytique', de Darian Leader, nous permet d'aller plus loin en postulant que ce que tout enfant introjecte avec les mots c'est « un lien à l'Autre » - ce que l'auteur associe dans son raisonnement au Surmoi freudien - ce que révélerait la dé-sémantisation des contenus au moment de l'endormissement¹⁴. Inscrivant sa pensée dans celles de Sigmund Freud puis de Jacques Lacan, il ajoute que l'enfant va apprendre « le code de l'Autre », c'est-à-dire que ce qu'il émet (babillage, cris, sons) va être connoté par ceux qui l'entourent à partir de leur propre imaginaire (interprétations) ; ce qui était spontané chez l'enfant va progressivement devenir intentionnel pour répondre à la grille de lecture (l'encodage) de son interlocuteur(trice) telle qu'il a pu la déchiffrer. Subsistant au sens, la voix se trouverait par conséquent hors de celui-ci, tel un objet acoustique-transitionnel¹⁵, inscrite dans la relation à travers le dialogue, avec peut-être l'impératif comme modalité énonciatrice primaire (Leader 2006: 5). En basculant ultérieurement d'une tournure affirmative-injonctive à une tournure interrogative, la mère – ou ce/ceux qui incarnent la fonction maternelle - ferait plus que donner du sens au babillage de l'enfant, elle lui préparerait un espace en tant que sujet. Si en revanche l'enfant n'est pas questionné mais dit, il deviendra ou demeurera pour elle un objet.

Cet implicite de la relation, véhiculé par la structure langagière, est l'un des deux éléments majeurs qui a déterminé l'orientation de ma réflexion d'apprentie art-thérapeute face au handicap, puis guidé la construction de mes ouvertures, ce que j'aborderai plus loin. Le second est extrait lui aussi de l'article de Darian Leader, et complète la question de l'adresse, en s'intéressant non plus à son émetteur mais à son récepteur : à la fois « nécessaire et problématique », l'adresse est une énigme à résoudre (décodage) que l'on ne peut empêcher

¹⁴ Darian Leader s'appuie ici sur les travaux d'Otto Isakower

¹⁵ A entendre ici au sens winnicottien, comme élément faisant transition entre le dehors et le dedans.

de se voir imposée (si je peux refuser de faire ce que l'on me demande, je ne peux empêcher que me soit demandé quelque chose). Au même titre que le regard, la parole adressée peut ainsi être vécue comme pesante ou intrusive, voire persécutrice, tout autant que recherchée¹⁶. Les seules défenses auxquelles il serait possible de recourir ici sont la feinte de ne pas être adressé (je me détourne ou regarde ailleurs comme si je n'étais pas concerné(e)) ou le mutisme (je ne réponds pas). Enfin, si nous suivons l'hypothèse de Darian Leader selon laquelle la célèbre anecdote freudienne du jeu du For-Da est un moyen d'appivoiser le regard autant que l'absence de l'objet qui en serait porteur, parler seul pourrait en être un pendant visant à appivoiser l'adresse autant que l'absence de l'objet qui l'énoncerait. Interroger la déficience cognitive à partir de ces postulats élargit considérablement le champ de nos représentations, tant de la qualité de ses sujets que du type de relation – thérapeutique et au-delà – qui peuvent se développer avec eux.

Le rapport à la voix, au son et au bain langagier ayant enveloppé tout enfant dès avant sa venue au monde, tel que nous pouvons les esquisser à partir de ces premières lectures, posent la question de la pertinence des cliniques choisies. Dans un contexte culturel où domine le visuel, ce qui nous incite à polariser théorie et pratique sur le spéculaire¹⁷, la déficience mentale, pour que soit respectée sa singularité, impliquerait un retour à ce qui nous fonde en tant qu'êtres de langages ou parlêtres, c'est-à-dire à la voix en tant qu'objet et cause du désir. Elle nous inviterait à écouter au-delà des mots, dans le silence et la langue¹⁸, dans le hors sens poétique que favorise l'espace art-thérapeutique éclairé par la psychanalyse, et que nous pourrions, en nous référant aux écrits de Jean-Pierre Royol, qualifier de passage nécessaire « d'une clinique du vu à une clinique de l'entendu ».

De l'occupationnel, de la médiation ou de l'art-thérapie ?

Couplé aux ouvrages de Jean-Pierre Royol, et aux cours qu'il dispense avec Fabienne Royol Rantsordas au sein de Profac, l'ouvrage *Médiation et art-thérapie* (2016) de Béatrice Geneau¹⁹ nous donne des clés permettant de cerner la nature et la fonction de chacun de ces champs,

¹⁶ Cette ambivalence rappelle l'hainamoration, néologisme lacanien permettant de mettre en lumière la coexistence, simultanée ou alternée, de sentiments opposés envers un même objet

¹⁷ De nombreux auteurs, dont Jacques Lacan, se sont intéressés à la construction de l'image de soi à travers le miroir, qu'il s'agisse de l'accessoire ou du regard de la mère. Se focaliser sur ce processus, dans la théorie ou la pratique « psy », n'est-ce pas prendre le risque de réduire le regardé à un objet de la pulsion scopique du regardant ?

¹⁸ Néologisme lacanien renvoyant au bain sonore issu des deux parents dans lequel est immergé l'enfant, et qui se différencie notamment de la langue par sa singularité (pas de standards structurels, par exemple)

¹⁹ Voir la bibliographie

généralement confondus à tort sous le terme générique d'« art-thérapie ». A partir des lectures de ces divers documents, je proposerai ici les définitions suivantes :

- L'occupationnel vise, comme son nom l'indique, à « occuper », c'est-à-dire à remplir le temps par l'exécution d'une activité. Généralement dirigées par le personnel éducatif encadrant les résidents de l'institution, ces animations ne demandent pas de compétences spécifiques et sont souvent présentées comme axées sur le plaisir éprouvé dans l'activité. Les productions peuvent être utilisées pour (re)narcisser leurs auteurs à travers une exposition voire une vente.
- La médiation s'appuie sur un support (une production) qui va venir contenir et/ou étayer, transformer, un contenu interne projeté sur lui via un médium spécifique (peinture, terre à modeler, expression rythmique/corporelle...). Si la médiation demande la validation de compétences techniques pour être exercée (ex. par un DU, une VAE), nous postulerons ici que ces dernières relèvent plus du champ éducatif que du soin, dans la mesure où le suivi est conçu et évalué selon une méthodologie rappelant celle du système scolaire (ex. cycle de séquences incluant une progression, des objectifs et des critères d'évaluation). Si la performance artistique n'est pas visée ou attendue, nous retrouvons dans la médiation – comme dans l'occupationnel – la proposition de (re)narcisser le sujet à travers l'exposition de son travail²⁰.
- L'art-thérapie éclairée par la psychanalyse est un espace qui, s'il est dénué d'objectif – rien ne sera évalué, interprété ou résolu grâce à l'art-thérapeute – vise à favoriser la circulation de ce que Jean-Pierre Royol nomme « le souffle du neutre »²¹ - neutralité à entendre ici comme ce qui ne relèverait ni d'un bien, ni d'un mal supposé pour le Sujet par son art-thérapeute - et partant permettrait un renversement de perspective, une remise en mouvement créative du psychisme. La spécificité amorcée par Jean-Pierre Royol est d'appuyer cette démarche sur l'éphémère, c'est-à-dire l'absence de production venant matérialiser l'objet psychique, afin de ne pas en faire un objet fétiche et de soutenir – et non combler – le manque qui permet de faire désir. Cette fonction demande non seulement des compétences validées par une certification, mais implique surtout un travail personnel continu sous la forme d'une supervision puisque la part transférentielle qui sera questionnée et transformée est celle du

²⁰ Sans entrer dans un débat qui nous éloignerait du sujet de ce mémoire, je relèverai simplement que c'est dans les champs de l'occupationnel et de la médiation qu'émergent parfois des artistes que l'on va souvent qualifier de manière indifférenciée de « fous », « de brut », « de cru »...etc. Une confusion de cadres et de terminologies qui peuvent s'avérer parfois « contre-productives », la médiatisation ou l'exhibition d'œuvres relevant de l'intime n'ayant pas toujours l'effet (re)narcissant escompté...

²¹ Voir l'ouvrage éponyme cité dans la bibliographie

thérapeute, afin de ne pas encombrer de son imaginaire l'espace dévolu au sujet venu en séquence.

Cette classification posée, nous pouvons revenir à notre réflexion via Jean Cabassut, selon lequel existerait une tendance à chasser le thérapeutique des lieux d'accueil de personnes déficientes au profit de l'éducatif. Au-delà de tout parti pris disciplinaire qui nous amènerait à regretter le déclin de la psychanalyse au profit d'une évolution de la psychologie plus en adéquation avec les attentes institutionnelles, ce qui nous incite à relever ce propos c'est l'hypothèse qu'à travers l'option de privilégier l'éducatif c'est en réalité toute une conception de la relation duelle – et à travers elle de la condition humaine - que l'on promeut. Ce discours, nous postulerons ici que la prévalence donnée à l'occupationnel, à la médiation ou à l'art-thérapie en est l'illustration. En effet, quand bien même il serait justifié par des contraintes budgétaires, le choix de l'un ou l'autre de ces champs n'est pas anodin. A travers lui, c'est notre représentation de la personne vivant en institution (ici le déficient mental) et du type de relation que nous entendons vivre avec elle à travers notre fonction qui se donnent à voir :

- Dans l'occupationnel, l'animateur(trice) est supposé(e) sachant, ce que traduit le recours à une consigne (il/elle dit ce qu'il faut faire) et sa posture activement aidante : en cas de difficultés supposées ou avérées à atteindre l'objectif proposé (ex. peindre un tableau, réaliser un objet décoratif...), il/elle va conseiller, corriger, assister. L'activité va permettre de développer des compétences qui, le cas échéant, seront transférables à d'autres sphères du quotidien (ex. le travail). Dans le cadre de la déficience mentale, l'animateur(trice) vient compenser par son aide le handicap.
- Dans la médiation, le/la praticien(ne) est invité(e) à rester dans la posture de supposé(e) sachant. Par le regard expert qu'il/elle va poser sur ce qui se produit (objet, interactions, événements...), il va évaluer et/ou transmettre ce qui est supposé relever du bien (c'est-à-dire s'inscrire dans une norme posée comme mètre/maître-étalon). Le lien est ici encore hiérarchisé dans la mesure où l'animateur(trice) possède des savoirs en plus, dont celui d'identifier les mouvements psychiques de la personne accompagnée ; si les informations relevées font l'objet d'interprétations et/ou sont transmises à d'autres savants (secret partagé, évaluations), la dissymétrie s'accroît. Le recours à la consigne vient elle aussi renforcer le statut : c'est le/la praticien(ne) qui donne une direction, un mode d'emploi, à la créativité. Dans le cadre de la déficience mentale, le/la praticien(ne) aspire à faire progresser la personne, à réduire son manque supposé par un apprentissage qui, si nous nous référons à nouveau à Jean Cabassut, « l'humaniserait ».

- Dans l'art-thérapie, l'art-thérapeute est invitée à neutraliser sa présence, tant physique que psychique, pour ne plus être imaginé comme supposé sachant et incarner une fonction symbolique. En privilégiant le mouvement sur la forme dans la composition et l'usage de son dispositif-outil, et en s'abstenant de toute interprétation ou orientation volontaire, il permet au sujet qu'il rencontre de se décoller de lui/d'elle. S'il ne peut empêcher une dissymétrie de la relation, il/elle s'efforce de ne pas accentuer celle-ci, ce qu'illustre le recours à des ouvertures : la parole est ici évocatrice plutôt que directrice, l'adresse ne cherche aucun effet sur l'autre (ni injonction, ni pacification ; tout au plus est-elle question à la ponctuation invisible). Dans le contexte d'un suivi de personnes déficientes mentales, l'art-thérapeute postulant l'existence d'un sujet non déficient (seul le Moi est handicapé), c'est à lui qu'il/elle s'adresse comme à tout un chacun, avec pour seule visée de le rencontrer dans le respect de sa singularité. Dans son orientation psychanalytique, il estime avec Jacques Lacan qu'il n'est d'autre transfert que celui du thérapeute, à ce titre, il/elle se concentre sur ce qui lui est propre (ce que les séquences mettent au travail en lui/elle) et laisse au sujet la liberté de garder pour lui ce qui relève de l'intime²² sans chercher à le mettre au travail.

L'art-thérapie et la déficience mentale

Dans l'article dirigé par Jean-Jacques Rassial, 'Le lapsus, la langue et l'adolescent' (2014 : 46-53), nous apprenons que l'adolescence est le moment où le phonème – réel de la parole, et pendant de la lettre, réel de l'écriture - redevient *objet a*, tandis que la maîtrise de la grammaire, par sa complexité, permet la connotation. Si la personne déficiente cognitive peut saisir le phonème comme *objet a*, mais pas suffisamment la connotation par non maîtrise de la grammaire, peut-elle malgré tout accéder aux procédés de la métaphore ou la métonymie, c'est à dire à la poésie ? Si nous situons celle-ci du côté de la langue plus que de la langage, la réponse est affirmative, ce dont j'ai pu faire l'expérience durant le stage lorsqu'une résidente a répondu à un poème-ouverture par l'improvisation d'un poème de son cru. Ce qui en revanche reste un mystère, et pourrait faire l'objet d'une autre recherche, est de déterminer s'il s'agit ou non d'une forme de symbolisation, ce qui pour Jean-Jacques Rassial et son équipe ne coule pas de source:

²² En résumé, nous pourrions dire ici que c'est parce qu'il travaille beaucoup en amont à polir son outil (le dispositif, dont les connotations doivent être le plus neutres possibles), puis en aval son imaginaire grâce à la supervision (ce qui s'est mis au travail en lui, ce qui se sera invité malgré tout dans le dispositif), que l'art-thérapeute peut mettre en place un espace sécurisant sans « utiliser » l'accroche transférentielle. Notons enfin que s'il n'existe pas de contre-indications à l'art-thérapie, il est toutefois préférable, même en institution, qu'elle soit prescrite en cas de fragilités particulières (circonstanciennes ou structurelles).

Lalangue maternelle recèle non seulement une polysémie, mais plus encore une polymorphie constitutive. Celle qui fait que l'accès à la parole ne suffit pas à prouver que le sujet est inscrit dans le Symbolique.

Rassial (2014 : 50)

Nous pourrions en conclure que l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse serait par nature difficilement abordable pour les personnes déficientes mentales. Pourtant, si comme le soutient la littérature étudiée, la personne déficiente cognitive connaît difficilement le manque – donc, du point de vue lacanien, le désir – l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse pourrait à l'inverse être particulièrement indiquée pour l'accompagner ! Telle que Jean-Pierre Royol et ceux/celles qui partagent sa pensée à travers leurs recherches la conçoivent, cette discipline n'a pas vocation à (ré)éduquer ; partant, elle ne saurait être pratiquée sur un mode objectif ou visant un objectif. Elle se propose en revanche de nettoyer « le couloir du neutre »²³ pour qu'en recircule le souffle - à entendre ici en tant que créativité indéterminée, non orientée vers le connu, inspiration - et que s'éveille, ou se réveille, le désir. Ce que Jean-Pierre Royol nous dit dans son ouvrage *Le Souffle du neutre* (2013), c'est qu'en évacuant son imaginaire de l'espace de la rencontre, l'art-thérapeute libère le sujet du poids de l'interprétation et lui permet, par l'expérience d'une adresse qui n'attendrait pas de réponse – en d'autres termes, qui ne le *dirait* pas - de désirer ailleurs, se posant ainsi en tant que sujet. Là où certaines approches s'appuient sur la relation transférentielle - Sigmund Freud lui-même proposait à une époque de substituer une névrose de transfert à la névrose initiale pour la soigner – l'art-thérapeute ne s'y intéresse que du côté de ce que l'on nomme communément *contre-transfert*. Son éthique l'invite à explorer ce qui est mis au travail en lui plutôt que d'analyser ce qui serait mis au travail chez l'autre (et que par ailleurs il ne saurait provoquer). S'il tend à « désêtre » pour incarner sa fonction, il ne prétend pas être en cela un exemple à suivre, c'est pourquoi Jean-Pierre Royol reprend la critique de Jacques Lacan quant à l'encouragement, tacite ou non, à laisser le sujet s'identifier au Moi fort de son thérapeute (Royol 2012: 29). Cette posture éthique rigoureuse va impacter la création du dispositif, l'outil de l'art-thérapeute que Fabienne Rantsordas-Royol définit comme « une structure psychique composée d'un support et d'éléments glissés » (Rantsordas-Royol 2016). Ce que tant la lecture de ses travaux que mes premières explorations m'amènent à souligner ici, c'est que le dispositif est porteur d'une double connotation inhérente aux canaux sensoriel qu'il sollicite :

²³ Espace symbolique situé entre subjectivité et objectivité. Voir schéma reproduit en annexe.

- dans sa composante visuelle, olfactive ou tactile, il a pour signifiants les matériaux
- dans sa composante auditive, il a pour signifiants les mots

Imprégnée de mes connaissances en linguistique saussurienne – je reviendrai plus loin sur les limites du savoir en art-thérapie – j’ai initialement commis l’erreur de réduire la notion de signifiants aux mots, occultant la connotation des matériaux et leur puissance évocatrice. Au-delà de ce que cette anecdote autobiographique pourrait révéler aux spécialistes de mes préférences cognitives, mon histoire personnelle ou encore du degré de formatage issu de mes apprentissages, elle me semble intéressante à pointer en ce qu’elle met implicitement en relief le polymorphisme de la langue. En effet, l’une des choses dévoilées par Jacques Lacan lorsqu’il étudie du point de vue linguistique la structure de l’inconscient, c’est qu’à défaut d’être une langue – c’est-à-dire un canon définissant les articulations de mots et combinatoires de phonèmes – la langue est un langage singulier transmis par nos parents et nourri de nos interactions avec l’environnement. La langue est à la langue ce que la parole est à l’écrit : un langage souple, mouvant, plus sensible au sensoriel qu’au sémantique. Ainsi élargit-elle la définition de langage, réduit par la langue aux mots, en supposant que l’on peut dire et écouter hors sens et/ou de manière non standardisée. Cette hypothèse s’avère particulièrement intéressante pour aller à la rencontre de la personne déficiente cognitive, puisqu’elle nous permet de concevoir les caractéristiques de sa parole (élocution, amplitude du vocabulaire, syntaxe...) comme relevant de l’altérité plutôt que du dysfonctionnement. Dans cette perspective, les notions de normalité et d’anormalité s’effacent pour laisser place au contraste, à la différenciation, à la singularité. Ce changement de point de vue favorise et prolonge le renversement postural prôné par l’art-thérapie éclairée par la psychanalyse : si dans un premier temps nous pouvons nous demander si les difficultés apparentes dans le suivi ne relèvent pas plus de l’accompagnant(e) ou de l’accompagné(e)²⁴, libérer l’autre du verbe qui le dit²⁵ permet de rééquilibrer la dissymétrie relationnelle, et peut-être de passer d’un face à face imaginaire entre sachant et non sachant – voire parfois, maître-élève - à la rencontre, médiatisée par le symbolique, de deux humanités.

²⁴ Principe fondateur de la supervision comme condition sine qua non à l’exercice éthique de l’art-thérapie

²⁵ Rappelons ici que la Bible, texte majeur de la culture judéo-chrétienne dans laquelle nous nous inscrivons, place le verbe au commencement et lui attribue un pouvoir créateur à travers l’énonciation (ce que nous retrouvons par exemple dans les termes « bénédiction » ou « malédiction, dont l’heur dépend de la valeur du dire).

Ayant balisé mon parcours de réflexion, il m'est désormais possible d'exposer mon cheminement de la médiation vers l'art-thérapie, de la consigne, vers l'ouverture, à travers le suivi de quelques personnes dites déficientes cognitives et ce que ces rencontres ont transformé dans mes représentations et habitudes créatives.

Confrontation de la théorie à la pratique : journal de bord des séquences

Séquences n° 1 et 2

La première des six journées passées sur le site a été consacrée à me familiariser avec le fonctionnement du service – l'entretien préliminaire avec la direction m'avait déjà permis de me faire une idée du projet porté par la structure – et à rencontrer les résidents, en particulier ceux auxquels l'art-thérapie allait être proposée. Il n'y a donc pas eu de séquence proprement dite ce jour-là, mais une prise de contact et une présentation de l'art-thérapie, afin que les résidents puissent l'accepter ou la refuser en toute connaissance de cause.

Seules deux personnes²⁶ refuseront la proposition de suivi, Christelle et Dylan, tout en recherchant régulièrement le contact avec moi :

- Christelle demandera les premières semaines à me saluer, ou cherchera à entrer dans la salle quand ce n'est pas possible, mais basculera vers une fermeture et un non énergique, catégorique, dès qu'un entretien lui sera proposé ; je remarquerai que Christelle demande systématiquement ce qu'il n'est pas possible de lui permettre ou donner (ex. voir quelqu'un d'absent), tout en refusant ce qui lui est proposé/offert.
- Dylan se laissera convaincre par ses pairs ou par les éducateurs de venir jusqu'à moi, puis manifesterà une telle angoisse qu'il semblera soulagé lorsque je lui dirai à chaque fois qu'il peut me dire non. Il viendra vers moi spontanément dans les couloirs, me montrant ses photos ou me parlant de ce qui l'intéresse à ce moment-là.

Du point de vue de l'art-thérapie, ces refus pourraient être l'indice d'une affirmation de soi en tant que sujet.

²⁶ Afin de préserver l'anonymat des personnes accompagnées, tous les prénoms donnés ici sont fictifs

Je noterai également la présence de Louise, qui en milieu de cycle cherchera à rentrer dans la salle ou déambulera jusqu'à la porte. La prise de contact verbale, sans doute trop directe pour elle, n'aboutira pas à une entrée en séquence, mais la persistance de sa présence me laissera penser qu'avec plus de temps dans le service un suivi aurait peut-être été envisageable.

Les résidents que je suivrai jusqu'à la fin de mon stage seront Julie, Florence, Nadège, Françoise, Sylvie et Patrick. Afin de ne pas créer de biais dans la rencontre, je déclinai la proposition de mon référent d'aborder en amont les spécificités de leur handicap ; ce n'est qu'au fur et à mesure des séquences que nous reviendrons ensemble sur ces points, le croisement de regards des différents professionnels impliqués donnant une image plus complexe de chacun(e).

Les deuxième et troisième jours de mon stage est proposé aux résidents volontaires le dispositif suivant:



Ouverture de la séquence 1 : Aujourd'hui je vous invite à vous créer un décor avec les matériaux mis à votre disposition. Et si un personnage s'invitait ? On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Ouverture de la séquence 2 : Je vous propose de vous inventer un bal pas comme les autres Et si une note venait ? On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Dès la première séquence - observée par mon référent - s'est confirmé ce que postule Jean Cabassut : si le cognitif est déficient, l'inconscient, lui, ne l'est pas. En plaçant au cœur de l'expérience l'éprouvé de la rencontre – et non l'idée que je m'en faisais – mes appréhensions se sont dissoutes. J'y ai retrouvé une partie du travail de l'acteur, à savoir qu'il faut écouter son partenaire pour que la singularité de chacun s'exprime, puis dans un second temps

trouve un accordage. Depuis la fonction d'art-thérapeute en devenir, j'ai été témoin des retrouvailles de chaque résident avec sa créativité : chacun a traversé à son rythme et sa manière les mêmes zones ou rencontré les mêmes obstacles (le regard de l'autre, le contraste avec l'habituel, le flottement ressenti face à la possibilité de choisir/décider par soi-même...). Il m'a semblé que les résidents n'étaient jamais angoissés par l'espace art-thérapeutique et ses spécificités, en revanche l'expérience paraissait fortement les dérouter : comment *être* lorsqu'on est habitué à *faire*? Comment recevoir une adresse dont le désir semble absent ou inintelligible (contraste entre consigne et ouverture) ? Est-ce légitime/autorisé/dangereux de transgresser le code en vigueur ? Une hypothèse à l'issue de cette journée est que les résidents ont appris, de gré ou de force, à se positionner comme objets de l'autre (parents, institution, professionnels accompagnateurs, pairs...etc). Souvent, ceux qui paraissent difficiles à la collectivité sont ceux qui s'autorisent le « non ! », dont le sujet refuse d'*abdiquer* face aux contraintes de la vie en collectivité (et de la culture qui l'origine). Ceux-là semblent plus à l'aise que les autres lorsque l'art-thérapie leur est proposée car il leur semble pouvoir faire ce qu'ils veulent ; les autres sont déroutés, car ils ont oublié qu'il leur est possible de désirer (ce qui passe encore une fois par le « non ! » comme voie d'accès au manque).

Jacques Lacan disait : « il y a ce que je dis et ce que vous imaginez de ce que je dis ». De ce point de vue, la rencontre peut virer rapidement au dialogue de sourds ou au rapport de force si l'on ne tient pas compte ou n'accepte pas qu'il existera toujours entre la parole de l'un et celle de l'autre un fossé impossible à combler, que notre singularité connote notre émission-réception des mots. La vraie rencontre, c'est tendre à l'autre sa parole (en art-thérapie, elle est le plus neutre possible et s'appelle ouverture) en lui laissant le choix de s'en saisir ou non, sans en faire un (en)jeu d'objets (chercher à se combler l'un l'autre).

La leçon que la séquence avec Julie me permettra de retenir, c'est qu'il n'est nul besoin de comprendre tous les mots pour accepter la frustration et la castration : elle, si prompte à se fâcher ou à oser l'affrontement lorsqu'elle veut quelque chose, finira par accepter que je ne puisse accéder à sa demande réitérée de garder le contenant des matériaux (une trousse en tissu). La séquence se sera passée sans heurts, et c'est dans le calme qu'elle en sortira – ainsi que de la pièce- lorsque je lui en aurai signifié la fin.

La troisième rencontre a eu lieu sans tiers observateur, dans un contexte un peu particulier car les résidents étaient inscrits dans une activité avec Bérengère, l'éducatrice

sportive. Nous avons opté pour le maintien du planning matinal, laissant les résidents naviguer de la salle d'activité où j'étais à celle où Bérengère joue avec eux. Rétrospectivement, je me dis que cette organisation improvisée a peut-être impacté leur qualité de présence et de concentration ? Malgré le plaisir de jouer, tous les résidents accepteront de venir en séquence avec moi.

Les rencontres de ce jour vont soulever plusieurs questions quant à la demande des résidents : viennent-ils parce que c'est prévu dans le programme de l'équipe ? Parce qu'ils m'ont intégrée dans leur routine ? Parce qu'ils trouvent un espace d'expression singulière ? Plusieurs choses me troublent : ils ne saisissent pas les ouvertures, semblent souvent perplexes que je les invite à choisir, en même temps ils ne refusent pas de venir, certains me racontent même leurs quotidiens et /ou me demandent si je resterai danser avec eux en médiation⁴⁸. Je ne sais quoi en *penser*, quoi en *faire*. Je me demande alors si l'art thérapie ne vient pas déranger quelque chose, si tous les espaces qui leur sont proposés ne sont pas perçus/vécus par eux comme occupationnels, ce qui pourrait conduire à un refus de venir lors des prochaines séquences...etc. J'en parle avec mon référent, et notre débat initial ouvre sur une discussion très riche autour du travail que l'équipe dite psy essaie de mettre en place pour subjectiver les résidents en complément de l'approche éducative portée par leurs autres collègues. Rétrospectivement, une hypothèse-question émerge en lien avec les irrptions répétées de Louise entre les séquences ce jour-là : est-ce que l'attribution de la salle d'activité/médiation n'était pas confusante ou dérangeante pour les résidents ?

Séquence n°3

J'ai été très touchée de constater que les résidents attendaient nos retrouvailles avec autant d'enthousiasme que moi après un mois d'absence. Le dispositif ayant évolué, il ne s'agissait plus d'un plateau et d'une trousse proposant divers matériaux mais d'une métaphore visuelle (un pont sur l'eau) qu'accompagnaient des ouvertures jouant sur le « hors sens » (mots valises ou jeux de mots) :

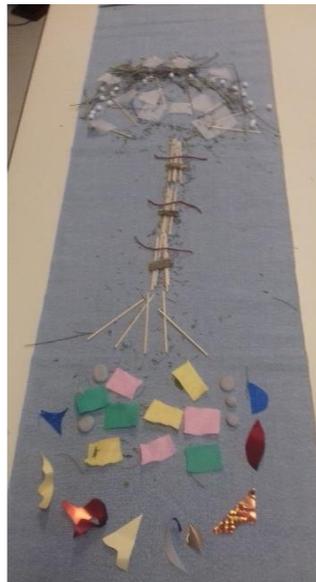


Ouverture: Je vous invite à emprunter le pavé d'un pont de bricolage. Et s'il vous conduisait vers de nouvelles assemblances ? On va s'arrêter là pour aujourd'hui

J'ai été soulagée que le dispositif, moins scolaire que le premier, ait été bien reçu. Je note rétrospectivement deux points communs à la plupart des participants : leur intérêt pour des contenants remplis et l'apparente attente de consignes. Je commence aussi à percevoir des singularités dans leur réception des ouvertures et leur rythmique : Patrick commence à « bricoler », ses séquences sont rapides. Françoise et Julie, souvent très excitées ou toniques en arrivant, sont plus calmes et ne s'intéressent pas aux ouvertures. Françoise tendrait à continuer, à ne jamais s'arrêter de manipuler les matériaux ; Julie semble s'intéresser à moi (regard, toucher). Florence semble déroutée par l'absence de consignes, et je m'interroge sur le sens de son fredonnement de fin de séquence. Nadège semble en pilote automatique : elle ouvre les contenants, elle rebondit verbalement sur un signifiant, puis elle range tout. Ce que j'observe m'interroge énormément : est-ce qu'ils comprennent mes ouvertures ? Est-ce nécessaire pour moi et pourquoi ? Est-ce important pour moi qu'elles soient saisies et pourquoi ? Cela pose la question du visible et de ma représentation de moi-même (Suis-je un agent du chaos ou de l'ordre, un objet phallique qui punit ou comble ?) mais aussi de ma fonction (Pourquoi suis-je là ? A quoi sert l'art-thérapie ?). Le savoir en moins auquel nous invite l'art-thérapie éclairée par la psychanalyse ne suffit pas à apprécier l'espace laissé à l'autre en tant que sujet, il faut aussi un vouloir/un agir en moins, ce qui va à contre-courant de ce qui est enseigné ou préconisé aujourd'hui comme relevant des bonnes pratiques de soin. Pourtant, si le cadre interne est suffisamment solide pour tenir cette posture, c'est toute la délicatesse et la curiosité du regard porté sur le monde par les personnes dites déficientes mentales dont nous devenons le témoin privilégié.

Séquence n°4

En ce cinquième jour de présentiel, les résidents étaient assez excités par l'approche des fêtes. Ils m'attendaient, me saluant avec effusion ; certains me demandant si je serai là à Noël. Tout le monde voulait passer en premier, j'ai dû leur expliquer que j'allais devoir organiser l'ordre de passage en tenant compte du planning (sorties prévues avec Bérengère, l'animatrice sportive) mais aussi de l'ordre d'arrivée. Ces contraintes ont semblé admises car personne ne les a contestées. J'ai trouvé la salle d'activités en désordre, avec des cadeaux de Noël laissés là, ce qui attirait fortement leur attention. Ils sont parvenus néanmoins à se concentrer sur la séquence:



Ouverture: Floraison de matériaux. Invite à bricoler du rêve. Moment pour Soi.

En amont puis en aval, se passera « quelque chose » avec d'autres résidents: Martin, mon partenaire de danse en atelier de médiation, me reconnaîtra. S'il ne parle pas, il viendra à ma rencontre, me prendra dans ses bras et déposera un baiser sur ma joue pour me saluer. Cette fois, il me caressera doucement le dos, et plus tard, tandis que j'attendrai mon référent en entretien individuel, il viendra s'asseoir à côté de moi. Louise, la jeune femme autiste qui lorsque je suis dans la salle d'activités vient jusqu'à la porte, entre plusieurs fois de suite mais se fige lorsque je lui adresse la parole, reviendra mais n'entrera pas : a-t-elle compris que ce n'est pas possible à ce moment-là ? Je ne retenterai pas de lui parler pour ne pas l'intruser ou l'effrayer.

Cette journée aura été particulièrement intéressante, car l'évolution du dispositif – pour la première fois il n'y avait pas de contenants et un poème faisait office d'ouvertures - mettra en relief l'émergence des singularités et la dynamique qui m'avait déjà interpellée : l'attente d'une consigne, et le rythme propre à chacun(e) de s'émanciper de cette attente. Le poème-ouvertures – tentative d'exploration linguistique pour retrouver quelque chose relevant de *lalangue* plus que de *la langue* – sera vécu par les résidents, de prime abord, de la même façon : ils écoutent avec attention, semblent sensibles au poème, mais ne le saisissent pas comme une ouverture ; ils attendent une consigne, une instruction, une tâche à réaliser. Ce n'est que lorsque je les invite plus directement à créer ce qu'ils veulent que leur singularité s'exprime : Jocelyn ébauchera des compositions abstraites qui rappellent certains artistes contemporains, Dalida improvisera un poème après m'avoir répété qu'elle « raconte » des poèmes...etc. Je m'aperçois que si rien ne semble se passer (pas de bricolage, de « faire »), en réalité il se passe des choses dans la relation à l'autre (en l'occurrence, moi) : Sophie et Véronique, à travers le regard et les silences, vont exprimer de l'affect, de la tendresse, une envie d'être dans l'échange ou la rencontre hors des mots.

Séquence n°5

Après maintes réflexions, j'ai choisi d'intégrer à cette journée de bilan, un dernier dispositif, avec un retour de mon référent comme observateur. Le dispositif propose des contenants et des matériaux déjà dispersés sur un tapis, l'ouverture est un poème-ouverture :



Ouverture: Dans le jardin des rêves. Pousses d'imaginaire. Cueillette d'histoires.

Cette fois les résidents ne m'attendent pas devant la salle, l'ambiance est différente des autres jours, plus dispersée. Je vais toutefois constater lors de cette dernière séquence une affirmation des singularités.

Tous acceptent que mon référent soit présent, seule Julie aura du mal à en faire abstraction, de même que de l'état de désordre de la pièce (activité précédente non rangée, cadeaux de Noël en évidence...etc). L'entretien proposé se fait en deux temps : la séquence proprement dite puis un temps de bilan-remerciements pour le cycle passé ensemble. Les singularités émergées au fil des semaines se retrouvent, ouvrant des pistes pour le travail individuel :

Patrick, présenté initialement comme de tempérament suiveur, peu autonome, répétant les paroles de ses interlocuteurs, est celui qui aura le plus affirmé sa singularité. Dans cette dernière séquence, il va dépasser le stade de la juxtaposition de matériaux pour « bricoler » quelque chose. Le point de départ est un matériau qu'il me donne pour m'indiquer où le poser, puis il enchaîne sans se soucier de mon référent ni de moi-même. Il répondra à nos remerciements par de chaleureux souhaits de bonnes fêtes de fin d'année.

Nadège, comme Patrick, rebondit sur certains mots. S'intéresse -t-elle aux sonorités, au sens ? Les contenants lui importent peu, elle semble essayer de raconter des histoires – ou se sentir obligée de le faire – comme si elle répondait à une attente de ma part. La neutralité de Nadège me laisse dans le désarroi : est-elle limitée dans son accès à l'imaginaire ou peu intéressée par l'expression de sa créativité ? Elle semble traversée par les remerciements, sans réactions. Je m'apercevrai plus tard, lors de l'atelier « rythme et voix » que Nadège s'anime lorsqu'elle danse, elle peut alors faire preuve de créativité et initiative. Françoise est très extravertie et ouvrir, vider, des contenants la passionne. Tout semble jubilatoire pour elle, tout semble l'émerveiller. Est-ce parce que mon référent est là qu'elle demande l'autorisation pour prendre et manipuler les matériaux ? Finalement, elle semble moins sûre d'elle ou plus timide que son extraversion le laisse supposer.

Julie est toujours aussi happée par l'environnement – il faut limiter les sources de distraction pour l'amener à se centrer – elle semble toutefois plus calme, elle peut accepter un « non » sans se fâcher ou renoncer à une demande. Initialement très intéressée par les contenants, elle a paru progressivement focalisée sur la relation, par l'échange de regard et le contact avec

moi. Face à une difficulté motrice, elle ne s'obstine pas comme Nadège ou ne renonce pas comme Florence : spontanément et par des gestes, elle me sollicite pour l'assister.

Sylvie semble contente de me voir et retrouve une certaine énergie motrice pour s'installer. Elle est la plus sensible aux poèmes, et le peu qu'elle exprime (mots ou gestes) est précis, axé sur le goût /l'ingestion. Les remerciements sont d'autant plus émouvants qu'à son tour, après m'avoir entendu lui parler de sa propre poésie, elle me dira « Merci ».

Florence, si discrète jusqu'ici sera très affirmée ce dernier jour. Commençant à bricoler, elle ne parvient pas à faire ce qu'elle veut. Elle pousse un petit cri (d'agacement ?) et commence à se lever en chantonnant, écoutant à peine mes remerciements.

J'en déduis globalement que l'art thérapie auprès des personnes déficientes, même si elle demande à être développée sur le temps pour que ses fruits soient visibles, est très prometteuse. Elle peut apporter à certains de l'assurance, à d'autres du calme, mais surtout un espace dans lequel exprimer sa singularité, que ce soit à travers l'expression de son imaginaire, ou le droit de refuser ou demander à entrer en relation avec le monde extérieur. Pour le professionnel, elle permet d'actualiser le regard porté sur le handicap.

Conclusion

Les ressources théoriques dans lesquelles j'ai cherché des éléments d'appuis ou de réponses aux questionnements provoqués par mon entrée en stage m'ont amenée à postuler ceci : si nous transférons les hypothèses et conclusions de leurs auteurs à la pratique de l'art-thérapie auprès de personnes dites déficientes mentales, et si nous nous donnons les moyens de leur laisser le temps de s'approprier l'espace proposé, nous pouvons passer d'une pratique de la médiation, sous-tendue ou influencée par l'approche éducative et que symbolise la consigne, à une pratique de l'art-thérapie qui, éclairée par la psychanalyse, s'appuie sur l'ouverture et l'éphémère - lequel vise à une dématérialisation de l'objet concret au profit de l'objet psychique- afin que l'incitation à des narrations pourvoyeuses de sens s'efface au profit d'un langage personnel, favorisant ainsi un glissement de la dissymétrie relationnelle d'axe savant à la rencontre avec l'altérité. L'évolution de ma pratique psychanalytique me permet d'affirmer aujourd'hui que ce qui vaut pour l'art-thérapeute, tel que défini dans cet article, s'applique également à l'exercice de la psychanalyse (y compris didactique).

Ce passage d'une *parole qu'on signe* à une *parole ouvre-entre (si tu veux)* implique de délaissier une clinique du vu au profit d'une clinique de l'entendu, c'est-à-dire de se délester d'un savoir en plus pour passer, grâce au savoir en moins, d'une posture imaginaire de maître à une

posture symbolique de thérapeute. Dans une culture de l'expertise et du formatage, l'articulation savoir-langue prend valeur de pouvoir : celui qui *sait parler le savoir* prouve sa compétence, ceux qui ne maîtrisent pas ce code sont invités à lui faire confiance et à s'en remettre à lui. Dans la relation éducative la consigne en est une illustration, tandis que dans la relation thérapeutique l'ouverture décline l'invitation à se faire guide ou enseignant, pour simplement assister – être témoin et soutien – d'une immersion ou d'un éprouvé de l'inconnu, l'imprévu. En renonçant à améliorer l'autre, le thérapeute prend le risque d'une rencontre qui pourrait le transformer lui tout autant que son image professionnelle ; en refusant le rôle du savant-compétent, il risque d'être évalué déficient et de s'exposer au désamour.

Ce parti pris n'est tenable qu'à condition d'accepter la mise au travail profonde qu'il enclenche : si, comme j'espère l'avoir démontré, la fonction de l'adresse (consigne ou ouverture) révèle, trahit ou induit bien une posture professionnelle, l'éthique nous commande d'explorer notre rapport au savoir pour lui rester fidèles : comment vivons-nous d'être perçu comme supposé sachant, voire comme expert ? Quels bénéfices en retirons-nous ? Jusqu'où sommes-nous aliénés ou identifiés au discours de l'Autre ? Sommes-nous capables ou désireux de nous en décoller ? En somme, avons-nous le courage de proposer, dans nos pratiques institutionnelles tout autant que privées, un espace alternatif à l'approche éducative, et la persévérance nécessaire à son maintien dans les moments de doutes ?

Bibliographie

Cabassut, J. (2003). *La « jouissance », une approche analytique de la déficience mentale* : <http://psychasoc.com/Textes/La-jouissance-une-approche-analytique-de-la-deficience-mentale>

Geneau, B. (2016). *Art-thérapie et Médiations Artistiques*. Arles, Editions Profacom.

Leader, D. (2006). *La voix comme objet analytique*, in *Savoirs et clinique* 7: 151-61.

Rantsordas-Royol, F. (2016) *Arthéâtre-thérapie, à l'ombre du comme si, une aire de je en air de jeu*. Arles, Editions Profacom.

Rassial J.J., Guérin N., et Petit L., (2014). *Le lapsus, la langue et l'adolescence* in *Recherches en psychanalyse* 17 : 46-53.

Royol, J.-P. (2016). *Au fil de l'éphémère*. Arles, Editions Profacom.

Royol, J.-P. (2017). *Le Souffle du Neutre*. Arles, Editions Profacom.

Royol, J.-P. (2017). *Quand l'inaccessible est toile* Arles, Editions Profacom.

Tellermann, E. (2015). *S'apparenter à un poète*:
<http://www.gnopl.fr/PDF%20insu/Esther%20TELLERMANN%20%20S%E2%80%99apparenter%20%C3%A0%20un%20po%C3%A8te.pdf>